
Commentaire : La Montréalologie existe-elle ?

Pierre Filion *University of Waterloo*

Introduction

L'objectif du présent commentaire est de pousser l'exploration des questions soulevées dans les contributions à cette section thématique, particulièrement celles qui portent sur la spécificité de Montréal comme objet d'étude, et d'identifier les domaines d'entente et de divergence entre ces contributions. Ce commentaire se déploie en trois volets. J'y explore d'abord les significations possibles de la Montréalologie, à savoir, la connaissance de Montréal : 1) les différentes approches choisies par les études portant sur Montréal (la Montréalologie en tant qu'analyse des différents aspects de Montréal comme phénomène urbain, social, économique, politique) ; 2) la spécificité de Montréal en comparaison avec d'autres régions métropolitaines – le groupe de référence étant ses homologues canadiennes et nord-américaines (Montréal en tant que région métropolitaine unique) ; 3) Montréal en tant que prototype d'une catégorie de villes, existante ou en émergence (Montréal en tant que modèle idéal). Mon commentaire passe ensuite en revue les perspectives mises de l'avant par différentes contributions à la lumière de ce qu'elles disent à propos de l'état actuel de la Montréalologie. À partir des propositions de ces contributions, le commentaire se concentre sur l'interface entre les tendances vers la mondialisation et la spécificité de Montréal parmi ses partenaires nord-américaines. Nous concluons qu'au lieu d'oblitérer les particularités de Montréal, la mondialisation est plutôt engagée dans une relation dialectique avec ces caractéristiques, ce qui se traduit dans une manifestation typiquement montréalaise des tendances mondiales. Il en résulte une forme nouvelle de caractère distinct, qui singularise Montréal parmi les métropoles nord-américaines.

Le commentaire s'intéresse à Montréal à partir de différentes perspectives, dont son environnement bâti et sa composition linguistique. Mais au bout du compte, le commentaire, dans la continuité des articles de la section thématique, porte sur les façons dont les changements dans les valeurs et les vies des Montréalais transforment

aussi leur ville. Comme on peut s'y attendre, compte tenu de l'importance accordée aux effets de la mondialisation, notre attention se porte en particulier sur les immigrants.

Qu'entend-on par Montréalologie ?

Dans sa signification la plus littérale, la Montréalologie réfère à l'étude et à l'interprétation de Montréal – c'est la science de Montréal. Dans cette définition large, le terme pourrait être transposé à toutes les villes, puisque chacune est un objet de recherche et de connaissances, avec la visée de mieux la comprendre. Montréal n'a rien de distinctif en tant qu'objet d'intérêt pour les chercheurs. Nous parlons de Montréalologie comme nous pourrions traiter de New-Yorkologie, de Parisologie, de Beijingologie, etc. Évidemment, alors que toutes les villes sont objets de recherche, la nature des recherches et de leurs conclusions varie selon les caractéristiques spécifiques d'une ville et les perspectives choisies par les chercheurs. On peut soutenir que les villes constituent les plus complexes des créations humaines (concurrentement avec les langues), on peut donc s'attendre à ce qu'on les aborde à partir d'angles multiples. En conséquence, les connaissances générées à propos d'une ville reflèteront aussi bien ses caractéristiques que l'orientation des recherches menées à son propos.

Montréal fait l'objet d'un volume substantiel de recherche, probablement hors de proportion avec sa population de 3,8 millions d'habitants (qui en fait la 16^e région métropolitaine d'Amérique du Nord, entre Détroit et Phoenix, qui sont plus importantes, et Seattle et Minneapolis-St-Paul qui sont plus petites). Le nombre important de chercheurs qui travaillent sur Montréal résulte de la présence de l'INRS (Institut national de la recherche scientifique) – Centre Urbanisation Culture Société, qui est de loin le plus important centre de recherche spécialisé en questions urbaines au Canada, et de quatre universités avec des programmes s'intéressant aux villes – particulièrement en géographie, sociologie, science politique, économie et génie civil. Il existe donc une recherche abondante sur Montréal, ce qui signifie que, selon cette perspective, non seulement la Montréalologie existe-t-elle, mais qu'elle réfère à un corps de connaissances riche et diversifié. Il suffit de taper « Montréal » dans un index de géographie, de sociologie ou de science politique pour voir confirmer l'existence de la Montréalologie et réaliser l'envergure de sa portée.

La seconde acception possible de la Montréalologie porte sur la spécificité de Montréal parmi les régions métropolitaines. Selon cette interprétation, la Montréalologie s'intéresserait à ce qui distingue Montréal, à ce qui est spécifique à cette région urbaine. Au contraire de ce

qui se produit avec la première acception, on n'a pas de certitude ici qu'il existe vraiment une telle chose que la Montréalologie, que cette ville est suffisamment distincte pour justifier l'utilisation du terme quand il appartient à ce qui particularise cette région métropolitaine.

Historiquement, Montréal s'est éloignée des formes et des tendances relatives à la mobilité, typiques des métropoles nord-américaines. En partie à cause des faibles salaires industriels, la ville s'est développée avec une densité résidentielle supérieure à celle de la plupart des autres régions métropolitaines. Encore aujourd'hui, même après une chute marquée de la taille des ménages, Montréal se distingue parmi les régions urbaines du continent (à l'exception évidente de New York) pour la densité de ses quartiers centraux et de ses banlieues rapprochées (Filion, Bunting, Pavlic et Langlois 2010). Une configuration serrée de duplex et de triplex, des formes de construction résidentielle caractéristiques de Montréal, permet d'atteindre cette densité (Hanna et Dufaux 2002; Legault 1989). L'effet de cette densité, combiné à d'autres facteurs comme la disponibilité du transport en commun, se répercute dans l'utilisation de modes de déplacement différents.

Montréal et Toronto se disputent la deuxième position parmi les régions métropolitaines d'Amérique du Nord (derrière l'agglomération new-yorkaise) pour le nombre d'usagers du transport en commun per capita (Perl et Kenworthy 2010). Montréal est donc plus compacte et articulée autour du transport en commun que la plupart de ses homologues du continent. Mais la tendance est à une conformité croissante, plutôt que décroissante, à l'égard du modèle urbain nord-américain. Au cours des décennies récentes, l'urbanisation s'est surtout déployée sous la forme de banlieues éloignées à faible densité, dépendantes de l'automobile, tandis que le centre de Montréal n'a pas connu l'explosion de développement résidentiel constaté à Toronto, Vancouver ou Chicago (Bussière 1989). On pourrait avancer que la spécificité des formes urbaines et des modes de transport de Montréal est un héritage du passé, aujourd'hui remis en question par les modèles contemporains de l'urbanisation.

Il existe une autre dimension, plus évidente, de la spécificité de Montréal : sa composition linguistique et ses répercussions sur la culture. À cause de la prédominance du français, Montréal n'est pas liée aussi étroitement aux réseaux culturels nord-américains que ses homologues. Elle compense cet isolement relatif en générant la majeure partie de sa consommation culturelle. Le rôle de Montréal comme foyer de la production culturelle dans la province de Québec place les consommateurs montréalais de médias francophones dans une position unique. Pour

ceux-ci, une forte proportion des référents culturels proviennent de leur propre ville. Aucune autre région métropolitaine d'Amérique du Nord, pas même New York ou Los Angeles, ne connaît une situation comparable. Cette autoréflexivité culturelle de Montréal est sans comparaison sur le continent. Avec tant de références locales dans la sphère culturelle, la distance n'est pas très grande entre l'arène publique et les récits colportés par les médias. Il en résulte une boucle de rétroaction entre la vie et les médias montréalais qui explique une scène politique qui distingue Montréal (et le Québec en général) des autres territoires nord-américains, de même que le caractère spontané et souvent capricieux de ses mouvements politiques. On trouve des illustrations des particularités de la scène politique montréalaise dans la vague orange qui a entraîné l'élection d'une majorité de députés du Nouveau Parti démocratique (fédéral) au Québec au printemps 2011, et les manifestations étudiantes massives du printemps 2012 (qualifiées par les chroniqueurs de « printemps érable »).

La troisième et dernière connotation possible de la Montréalologie est celle qui établit Montréal comme catégorie de ville. On se pose la question de savoir si Montréal assume le rôle, à l'instar de Chicago, Los Angeles et Miami, de prototype d'un certain type de région urbaine. Park et Burgess ont décrit Chicago dans les années 1920 comme représentative d'une géographie sociale « radio-concentrique » de la ville nord-américaine, avec un district des affaires central entouré d'une zone de transition et d'un ghetto racial, puis en s'éloignant vers l'extérieur, par des anneaux de banlieue de plus en plus cossus (Park et Burgess 1969). Jusqu'aux années 1980, les métropoles nord-américaines se conformaient effectivement, à des degrés divers, à ce modèle radio-concentrique.

Dans les années 1990, il est devenu à la mode de qualifier Los Angeles comme l'exemple d'une géographie sociale en émergence consistant en zones aux fonctions et statuts sociaux très contrastés, cohabitant côte à côte, séparées par de grandes artères suburbaines et des réseaux autoroutiers dans une configuration de super-îlots urbains. Pour Dear et Flusty (2002), ce modèle fonctionnel et social reflète les structures relâchées de la ville post-moderne, définies par ses contrastes exacerbés. Récemment, on a proposé Miami comme modèle d'une forme sociale plus fluide où les modes d'agglomération fluctuent dans une région où l'ancrage social est minimal. L'École de Miami met en lumière les environnements sociaux à haut contraste rencontrés aussi à Los Angeles, mais elle met aussi l'accent sur l'instabilité de ces distributions sociales à Miami, une région métropolitaine dont l'identité est mieux définie par ses flux démographiques et culturels internationaux (Nijman 2000).

Montréal pourrait-elle être l'avant-coureur d'un prochain modèle urbain ? Cela lui est déjà arrivé dans un passé pas si lointain. Au début des années 1970, dans la foulée d'un réaménagement intensif du centre-ville, de la construction du métro et de l'Expo 67, on a proclamé Montréal prototype de la cité de l'avenir : une ville où de vastes complexes multifonctionnels (des mégastructures) sont reliés entre eux et au métro par un réseau de corridors piétonniers, transformant ainsi tout le centre-ville en une mégastructure intégrée. Connue comme « la ville souterraine », la mégastructure Montréal surfait sur la vague de l'architecture d'avant-garde d'Expo 67 et des formes apportées par le réaménagement du centre-ville pendant les années 1960, mettant le quartier des affaires à l'abri des intempéries face à un climat connu pour ses extrêmes hivernaux. En ce sens, Montréal reflétait les ambitions, proches de l'hubris, du modernisme. Dans un livre paru au milieu des années 1970, Banham (1976) identifiait Montréal comme l'exemple le plus avancé du concept de mégastructure. Mais le livre reconnaissait qu'il s'était agi d'une courte phase de transition. Son sous-titre « Urban Futures of the Recent Past » (Futurs urbains du passé récent) reflète cette opinion. Aujourd'hui, le site d'Expo 67 est en majeure partie désert, à l'exception de la Biosphère (la structure géodésique qui englobait le pavillon américain) et du Casino, constitué des anciens pavillons de la France et du Québec. Les complexes multifonctionnels et le réseau souterrain du centre-ville sont toujours en service, mais peu de gens les considèrent aujourd'hui comme la principale caractéristique distinctive de Montréal.

Tout cela nous ramène aux questions originalement soulevées dans ce commentaire : la Montréalologie existe-t-elle ? Et si oui, quelle forme prend-elle dans le présent contexte ? Pour répondre à ces questions, je puise maintenant dans les quatre contributions à ce numéro parce qu'elles représentent des efforts réfléchis pour définir certaines réalités sociales du Montréal de l'aube du 21^e siècle. Je vais chercher à laquelle des trois acceptions de la Montréalologie correspondent les différents articles. On peut s'attendre à ce que, puisqu'elles partagent un foyer commun sur Montréal, toutes les contributions ajoutent à la connaissance de la ville et soient donc compatibles avec la première signification de la Montréalologie. La question se posera alors de savoir si elles décrivent aussi Montréal comme différente des autres métropoles nord-américaines, ou comme le prototype d'une catégorie existante ou émergente de régions urbaines nord-américaines.

Montréal comme un modèle de distribution ethnique

Dans son article, Annick Germain présente Montréal comme une « école urbaine » nord-américaine en émergence, une candidate à la succession des modèles de Chicago, Los Angeles et Miami. De manière convaincante, elle met en lumière la spécificité de la distribution des groupes ethniques à Montréal en comparaison de la situation qui prévaut au travers du continent. Alors que les régions métropolitaines nord-américaines sont généralement segmentées en enclaves raciales et ethniques rigides, Montréal montre des régimes de dispersion mieux distribués. Plusieurs raisons expliquent cette particularité. Il y a d'abord la multiplicité des origines de ses immigrants, plus grande que dans la majorité des autres métropoles nord-américaines. Germain souligne aussi le rôle que jouent les politiques publiques en faisant la promotion d'un mélange des groupes ethniques et socio-économiques dans les ensembles de logements subventionnés. La dimension des politiques publiques suggère une autre spécificité de Montréal dans le contexte continental. Germain situe Montréal entre les systèmes européens bien établis d'État-providence et la société civile intense caractéristique des régions urbaines nord-américaines. On peut considérer que les programmes favorisant l'intégration des immigrants et empêchant la formation de ghettos émanent de ce statut mitoyen de Montréal.

Est-ce que les caractères de Montréal discutés dans ce premier article décrivent une région métropolitaine distincte de ses homologues nord-américaines, ou annoncent-ils un modèle en émergence à l'échelle de tout un continent ? Alors que les revenus se polarisent, que les immigrants ont de plus en plus de difficulté à intégrer la classe moyenne, et que les programmes de l'État-providence sont en régression (en particulier les programmes municipaux et d'État dans les États-Unis d'après 2008), la réalité urbaine nord-américaine semble se diriger dans une direction opposée de la situation de Montréal, telle que mise en scène dans l'article (Luce 2012; Wilensky 2012). Montréal semble mieux s'en tirer que ses homologues en ce qui touche la distribution des immigrants et les mesures encourageant leur intégration, malgré une détérioration récente de la situation du logement chez les immigrants (Rose, Germain et Ferreira 2006). On ne peut donc pas considérer Montréal comme un prototype. Montréal pourrait toutefois présenter une géographie ethnique alternative, susceptible d'inspirer les politiques publiques ailleurs. Les trois autres contributions de ce numéro s'intéressent davantage à des enjeux culturels, mais elles aussi traitent de la spécificité

ou du caractère représentatif de Montréal parmi ses partenaires nord-américaines.

Décoder une réalité linguistique complexe

S'il y a un caractère qui, de l'avis de tous, distingue Montréal des autres métropoles du continent, c'est sa composition linguistique. Montréal est en effet la seule grande agglomération nord-américaine où l'anglais n'est pas prédominant. De plus, les divisions et frictions dans le champ linguistique colorent tous les aspects de la vie montréalaise (Daveluy 2005; Termote et Thibault 2008). Dans son article, Patricia Lamarre détecte une transformation linguistique touchant Montréal, qui ne correspond pas aux tensions historiques relatives aux influences respectives des deux principaux groupes linguistiques. Il s'agit plutôt d'une nouvelle forme de comportement linguistique, qui prospère dans l'interstice entre les blocs traditionnels. L'article, qui s'intéresse à de jeunes adultes qui sont parfaitement à l'aise en français et en anglais et généralement dans une troisième langue aussi, documente comment ils s'accommodent des normes linguistiques de la ville dans leur vie quotidienne. Il est important de noter que les sujets de l'étude proviennent de familles immigrantes ou sont eux-mêmes immigrants (ou dans un cas, d'une autre province), et se trouvent donc dans un état de transition entre les deux camps linguistiques. Peut-être que la principale trouvaille de l'étude est le fait que ces jeunes adultes ne cherchent pas à adhérer à l'une ou l'autre des communautés linguistiques mais semblent à l'aise dans un espace qu'ils ont créé à l'intersection ou entre ces communautés. Leur comportement suggère le remplacement des modèles linguistiques établis de Montréal par un comportement plus fluide.

Essentiellement, l'article raconte l'histoire d'un groupe de jeunes adultes, issus de groupes ethniques récemment établis, qui créent leur propre environnement linguistique et contribuent ainsi à reformuler le paysage linguistique de Montréal. Tout ce qui touche à la composition linguistique de Montréal devient un objet de Montréalologie, définie comme la spécificité de la ville parmi ses homologues nord-américaines. Même s'il représente un délaissement des modèles linguistiques prédominants, le comportement des jeunes adultes documenté par Lamarre ne remet pas en question le caractère unique de Montréal dans une perspective linguistique, puisqu'il est inhabituel ailleurs sur le continent de trouver des gens qui naviguent quotidiennement dans un environnement trilingue. Il s'agit encore une fois d'un cas de Montréalologie comme spécificité plutôt que comme prototype.

L'interface entre Montréal et les événements du monde

L'article qui évoque le mieux comment les tendances à la mondialisation se traduisent dans une nouvelle spécificité de Montréal porte sur la description par Steven High d'une procession annuelle commémorant le massacre des Tutsis du Rwanda de 1994, et sa réinterprétation comme parcours balisé par audioguide. Le projet commémoratif trace un parallèle entre la signification de l'itinéraire et les connotations des sites montréalais qu'il traverse, eux-mêmes historiquement marqués par des conflits. C'est comme si la procession ajoutait une couche supplémentaire de signification aux sites montréalais, tout en restant sensible à la sémantique des environnements urbains qu'elle traverse. L'article souligne les relations, tout au long de la procession, entre sa commémoration d'une tragédie d'une échelle jamais expérimentée à Montréal, et les événements historiques évoqués par les sites de la ville. Ce n'est pas par hasard que la procession se termine par un lancer de fleurs dans le fleuve Saint-Laurent. Le geste est posé dans le Vieux-Port, le site historique par excellence de Montréal, à proximité du lieu de fondation de la ville. Mais il fait intervenir le fleuve, qui constitue une représentation puissante des liens de la ville avec le monde. Le courant atteindra la mer et y déversera tout ce qu'il transporte dont, symboliquement, les fleurs. L'existence de couches d'histoire en connexion avec des lieux urbains, et leur réinterprétation à la lumière de nouvelles expériences est courante dans toutes les villes. Dans chaque cas toutefois, ces phénomènes adoptent une forme particulière, d'où la spécificité de Montréal (ou de toute autre ville) à cet égard.

Cosmopolitisme religieux

Les transformations sociales les plus profondes survenues à Montréal depuis le début des années 1960 touchent l'évolution des attitudes envers la religion. Montréal (comme l'ensemble du Québec) est probablement unique par la rapidité et la profondeur de la désaffection à l'égard de la pratique religieuse. L'Église catholique, mais aussi, dans une moindre mesure, les dénominations protestantes établies, ont constaté un déclin abrupt de leurs ouailles après le milieu des années 1960 (Lamonde 2010). Il en est résulté une fracture entre la vaste majorité de la population et la pratique religieuse, de même qu'une surabondance de lieux de culte dans le paysage urbain (Morisset, Noppen et Coomans 2006). Mais l'article démontre que l'évolution de la pratique religieuse à Montréal a été tout sauf linéaire. Le sécularisme moderniste triomphant sur plusieurs décennies s'est trouvé confronté à une quête de spiritualité de la part des résidents établis de longue

date, de même qu'à la ferveur religieuse des nouveaux arrivants.

En fonction de la provenance des immigrants, c'est le catholicisme et l'islam qui ont le plus profité de leur apport. Mais la présence des immigrants a aussi permis l'essor de nombreuses autres religions dans la ville. L'arrivée d'immigrants aux croyances diverses combinée à la quête de spiritualité de la part des fidèles catholiques ou protestants en désaffection a permis l'éclosion d'une grande variété d'options religieuses. À cet égard, Montréal se distingue par la soudaineté de sa rupture avec les dénominations traditionnelles, mais reste conforme à la norme des villes nord-américaines avec d'importantes populations immigrantes, et la présence de citoyens de longue date à la recherche de réponses à leurs besoins spirituels, manifestées dans la multiplication des options religieuses. Nous observons ici une tendance mondiale : l'arrivée d'immigrants aux convictions religieuses profondes qui injectent vie et diversité dans un univers religieux en déliquescence. Le cosmopolitisme religieux de Montréal possède un caractère prototypique, mais le vide qu'il remplit en matière de pratique religieuse est spécifique à cette région urbaine.

La dialectique mondialisation-spécificité

Un thème commun parcourt les différentes contributions à cette édition : les effets du cadre mondialisé, tels que relayés par l'immigration, sur les caractères spécifiques d'une région métropolitaine. Montréal constitue un choix judicieux pour l'exploration de ce thème, puisqu'elle est largement reconnue pour plusieurs aspects de sa différence avec ses homologues nord-américaines. On peut soumettre l'hypothèse, à partir de nos quatre articles, que différentes manifestations de la mondialisation ne remettent pas tant en question la spécificité de Montréal qu'elles la redéfinissent. La tension entre la mondialisation et les particularités d'une région urbaine sont plus faciles à appréhender comme un processus dialectique : les manifestations de la mondialisation sont modifiées quand elles entrent en contact avec les caractères spécifiques d'une ville, qui à leur tour sont altérés par ces manifestations. Au bout du compte, nous sommes en présence à la fois des particularités redéfinies d'une région urbaine et de tendances globalisantes transformées. Toutes les contributions s'accordent sur la persistance du caractère unique de Montréal parmi les métropoles nord-américaines, mais d'une manière qui diffère de sa quintessence distinctive passée. En s'amalgamant avec les caractéristiques préalables de cette région urbaine, les tendances de la mondialisation ont acquis une saveur montréalaise particulière.

S'il va sans dire que les quatre contributions se conforment à la définition de la Montréalologie comme production de connaissances sur Montréal, il est également évident que les articles souscrivent à la Montréalologie comme illustration de la spécificité de cette région urbaine. C'est finalement le message principal qui ressort de cette édition. La troisième interprétation de la Montréalologie, celle qui ferait de Montréal un idéal catégorique, ne fait pas l'objet d'une démonstration concluante dans les articles. On ne propose pas de preuve que Montréal constitue le prototype d'une catégorie de région métropolitaine nord-américaine, et compte tenu des tendances continentales actuelles aux plans social et politique, les caractéristiques de la région ne laissent pas présager l'émergence d'une telle catégorie. À la lumière des réflexions et démonstrations de cette collection d'articles, Montréal apparaît comme une expérience unique parmi les métropoles nord-américaines.

Pierre Filion, School of Planning, Faculty of Environment, University of Waterloo, 200 University Avenue West, Waterloo, Ontario, N2L 3G1, Canada. E-mail: pfilion@uwaterloo.ca.

Références

- Banham, Reyner
1976 *Megastructure: Urban Futures of the Recent Past*. New York: Harper and Row.
- Bussière, Yves
1989 L'automobile et l'expansion des banlieues: le cas de Montréal. *Urban History Review* 18(2):159-165.
- Daveluy, Michèle
2005 Les langues étendards: allégeances langagières en français parlé à Montréal. Québec: Nota Bene.
- Dear, Michael J., et Steven Flusty, dirs.
2002 *The Spaces of Postmodernity: Readings in Human Geography*. Oxford: Oxford University Press.
- Filion, Pierre, Trudi Bunting, Dejan Pavlic et Paul Langlois
2010 Intensification and Sprawl: Residential Density Trajectories in Canada's Largest Metropolitan Regions. *Urban Geography* 31(4):541-569.
- Hanna, David, et François Dufaux
2002 *Montreal: A Rich Tradition in Medium Density Housing*. Ottawa: Société canadienne d'hypothèques et de logement.
- Lamonde, Yves
2010 L'heure de la vérité: la laïcité québécoise à l'épreuve de l'histoire. Montréal: Del Busco.
- Legault, Réjean
1989 Architecture et forme urbaine. L'exemple du triplex de 1870 à 1914. *Urban History Review* 18(1):1-19.
- Luce, Edward
2012 *Time to Start Thinking: America and the Spectre of Decline*. London: Little Brown.
- Morisset, Lucie K., Luc Noppen et Thomas Coomans, dirs.
2006 Quel avenir pour quelles églises? What Future for which Churches? Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Nijman, Jan
2000 The Paradigmatic City. *Annals of the American Association of Geographers* 90(1):135-145.
- Park, Robert, et Ernest W. Burgess, dirs.
1969 [1925] *The City*. Chicago: University of Chicago Press.
- Perl, Anthony, et Jeffrey Kenworthy
2010 The Canadian City at a Crossroads between "Passage" and "Place." *Dans* T. Bunting, P. Filion and R. Walker, dirs. Pp. 191-209. Toronto: Oxford University Press.
- Rose, Damaris, Annick Germain et Virginie Ferreira
2006 The Housing Situation and Needs of Recent Immigrants in the Montréal Metropolitan Area. Ottawa: Canada Mortgage and Housing Corporation.
- Termote, Marc, et Normand Thibault
2008 Nouvelles perspectives démolinguistiques du Québec et de la région de Montréal, 2001-2051. Montréal: Office québécois de la langue française.
- Wilensky, Harold L.
2012 *American Political Economy in Global Perspective*. Cambridge: Cambridge University Press.